

L'Irlande dans la littérature québécoise

Pádraig O Gormaille

Number 57, September–October–November 1994

Littérature irlandaise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19631ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gormaille, P. O. (1994). L'Irlande dans la littérature québécoise. *Nuit blanche*, (57), 64–66.

« Alan Titley écrit de façon à vous persuader que le développement du gaélique n'a jamais été entravé et qu'il a par conséquent plusieurs millions de lecteurs bien habitués aux astuces de langue et de pensée qui traversent merveilleusement, joyeusement toute son écriture. »

Il est prévisible qu'une proportion considérable d'auteurs de langue gaélique prendront part, dans une certaine mesure, au débat sur la langue, et la préoccupation de la langue, à laquelle se greffent des questions sur l'identité et sur le pays gaélique, constitue une caractéristique notable de la nouvelle irlandaise. Des nouvelles comme « Ciontach » (1983), de Diarmaid O Súilleabháin, et « Súil le Breith » (1983), de Pádraig Standún, sont résolument politisées et ont été écrites avec l'intention bien précise de soulever des questions controversées et d'exprimer des points de vue politiques forts. La dernière nouvelle de Brendán O hEithir, « Sionnach ar mo Dhuán » (1988), présume de la familiarité et de l'intérêt du lecteur à l'égard des activités de l'organisation de langue irlandaise Gael Linn. Les nouvelles dont l'action se passe en pays gaélique abordent directement ou indirectement les problèmes sociaux ou linguistiques vécus et sont souvent critiquées en tant que documents sociaux.

D'autre part, des nouvelles comme « An Lomnochtán » (1977), d'Eoghan O Tuairisc, ou « An Uain Bheo » (1968), de Diarmaid O Súilleabháin, dont l'action se situe presque délibérément dans les régions du pays où l'anglais prédomine, sont souvent blâmées pour leur emploi non conformiste de la langue, une originalité découlant directement de l'effort fait par les auteurs en vue de décrire, par le biais de l'irlandais, des groupes sociaux et des situations qui ne sont habituellement pas associés avec la langue. La situation linguistique doit absolument constituer une préoccupation dominante pour qui écrit en irlandais. Il ne faut donc pas s'étonner si l'acte d'écrire dans cette langue ainsi que les difficultés et les implications associées à l'écriture dans un idiome minoritaire deviennent eux-mêmes des thèmes dans l'œuvre de certains novellistes. Voici comment l'un des écrivains de langue irlandaise les plus originaux à l'heure actuelle, Séamas Mac Annaidh, présente la situation de l'auteur irlandais, dans sa nouvelle « Cuaifeach mo Lon Dubh Buí » (1983) :

« *What-what-what ? Irish Aye surely.* Je parle bien le gaélique ; aujourd'hui je suis l'écrivain le plus prolifique de l'Ulster. Les lecteurs de mon œuvre sont nombreux. On ne la comprend pas. On espère voir un autre livre de moi bientôt et on ne sera pas déçu. Depuis quelques années, je gagne des prix aux concours littéraires de l'*Oireachtas*, et le jeu de la loi de mon royaume n'aura pas de fin. »

Mac Annaidh décrit l'acte d'écrire en langue irlandaise à la fois comme un élan incontrôlable et comme une absurdité. Les écrivains continueront d'écrire et leurs livres d'être publiés. C'est comme si le milieu, l'environnement littéraire décrit ici, au lieu d'être une contrainte, était en quelque sorte devenu un défi à relever par l'acte de création. ■

par Mairin Nic Eoin**

Trad. par Lucie Mongeau,
Lyne Tremblay et Jude Des Chênes

* *Dedalus, portrait de l'artiste par lui-même.*

** Mairin Nic Eoin est maître-assistante de gaélique à St. Patrick's College à Dublin. Elle est l'auteure d'une étude sur la littérature régionale en gaélique, *An Litríocht Réigiúnach* (1982) et d'une biographie de l'écrivain Eoghan O Tuairisc, *Eoghan O Tuairisc : Beatha Agus*.

Note : Une version de ce texte est initialement parue dans la revue *Graph* publiée à Dublin.

L'IRLANDE DANS

Rappel poignant de l'arrivée des immigrants irlandais au Canada au milieu du XIX^e siècle, Grosse-Île, à quelques encablures de l'Île d'Orléans, dans le Saint-Laurent près de Québec, est désormais indissociable de la présence irlandaise au Québec. Ils arrivaient dans un piteux état, ces immigrés de la faim, et devaient mourir par milliers du choléra et d'autres maladies contractées durant leur pénible traversée de l'Atlantique, à fond de cale de bateaux marchands qui transportaient du bois.

L'émigration irlandaise massive provoquée par la grande famine de 1845 à 1847 était loin cependant de constituer la première arrivée d'Irlandais en terre québécoise. Dès les débuts de la Nouvelle-France, on rapporte la présence d'Irlandais, peu nombreux il est vrai. D'après la légende, un Irlandais aurait même accompagné Cartier lors de son premier voyage. Dans les pays européens du nord et ceux de l'ouest, saint Brendan et Éric le Roux se disputent la première traversée de l'Atlantique. Le *Voyage* ou *Imram* attribué au moine irlandais constitue un élément important des patrimoines littéraires français et irlandais du Moyen Âge. Historiens et géographes font état d'allusions, dans des documents anciens, à des Irlandais originaires du sud-est du pays qui, pendant les dernières décennies du XVII^e siècle, exploitaient en saison les bancs de pêche terre-neuviens. Le nom de Terre-Neuve en langue gaélique, *Talamh an Éisc*, littéralement le pays du poisson, confirmerait en outre l'association de l'activité de la pêche avec ce lieu précis dans l'imaginaire irlandais. À la même époque, on trouvait des Irlandais dans les garnisons de la Nouvelle-France. On évoque, par exemple, la présence d'un Irlandais dans le recensement de Montréal de 1663. Et la preuve existe qu'un Irlandais, un certain Thomas Moore, de l'Île d'Orléans, était employé en tant que pilote par les Français entre 1686 et 1710.

LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le contexte littéraire

Dans un article intitulé « L'Irlandais dans le roman québécois »¹, Ramon Hathorn trace l'évolution du personnage de l'Irlandais dans la littérature québécoise de 1837 à 1970. Selon l'auteur, au XIX^e siècle l'Irlandais est « tour à tour meurtrier, ivrogne, violent, vantard et 'maître de boxe' [sic] ou soldat de sa Majesté britannique ». Les personnages irlandais qui connaissent la réussite sociale, les marchands et les commerçants par exemple, s'intéressent plus à l'argent, dont ils sont obsédés, qu'au développement social, politique et économique de leurs coreligionnaires canadiens-français. La perception qu'on a de l'Irlandais est négative, celui-ci s'identifiant avec son propre groupe ethnique, anglophone et catholique. L'Irlandaise ne s'en tire guère mieux. On la présente en général comme une femme pécheresse ou comme une épouse sévère. Ramon Hathorn cite seulement deux romans modernes, *Le salut de l'Irlande* de Jacques Ferron² et *La guerre, yes sir !* de Roch Carrier³ dans lesquels l'Irlandais est évoqué avec humour, confirmation du fait que l'adversaire linguistique et ethnique du XIX^e siècle ne menace plus son coreligionnaire québécois dans le contexte social et politique qui a suivi la Révolution tranquille.

L'ethnocentrisme canadien-français, évident dans les propos de Lionel Groulx sur la pureté de la race canadienne-française, retrouvait pourtant en l'Irlandais une victime de la colonisation britannique. Le Canadien français partageait le sentiment anti-britannique de ce coreligionnaire dont le pays faisait comme le sien partie de l'empire. Le 25 janvier 1896, le jeune séminariste Lionel Groulx note, dans son journal, au sujet de Daniel O'Connell, le « libérateur » des catholiques d'Irlande au milieu du XIX^e siècle : « Je ne connais pas chez les barbares de l'Antiquité païenne de plus abominable, de plus satanique tyrannie que celle que l'Angleterre a fait peser sur l'Irlande qui, à l'heure même, est loin de jouir d'une liberté parfaite⁴. » Dans ce même passage de son journal, toujours au sujet des Irlandais, il écrit : « Je me souviens d'en avoir beaucoup vu, à la maison paternelle, de ces malheureux expatriés, sollicitant un bol de lait ou une croûte de pain. » Il reprend, ici et ailleurs, la citation de l'écrivain français Jacques-Melchior Villefranche (1829-1904), qui évoque l'Irlande sous le joug des Anglais : « Avez-vous jamais, par les landes et les halliers, suivi une bête fauve à la trace de son sang ? Cette bête traquée, blessée, trébuchant à chaque pas c'est la pauvre Irlande à travers l'histoire⁵. » Ainsi, le constat que l'habitant de cette île a été profondément marqué par la proximité d'un grand et puissant voisin arrive-t-il à modifier l'image longtemps négative de l'Irlandais.

Cette perception négative est encore confirmée dans au moins un roman franco-ontarien d'avant-guerre : *Le flambeau sacré*⁶, de Mariline, et dans un roman québécois contemporain : *Sur le chemin Craig*⁷, de Madeleine Ferron. Par ailleurs, le court roman introspectif de Louis Gauthier, *Voyage en Irlande avec un parapluie*⁸, qui en dit plus sur l'état d'esprit de l'auteur que sur l'état de l'Irlande, rappelle seulement que le mystère de ce pays et de son peuple ne se révèle pas à qui veut.

Sur le chemin Craig : atavisme et tradition

Le roman de Madeleine Ferron, dont j'ai déjà traité ailleurs⁹, est une représentation, mi-historique mi-fictionnelle, de l'événement violent qui opposa Irlandais catholiques et protestants dans un village de la Beauce en octobre 1855. L'affaire Corrigan se passa à Saint-Sylvestre, lors de la fête agricole où se tenaient les concours annuels. C'est à un Irlandais protestant, Robert Corrigan (qui était peut-être un catholique apostat de surcroît) qu'incombe l'attribution des prix. En donnant le premier prix aux moutons d'un agriculteur protestant, il provoque la colère des Irlandais catholiques éleveurs de moutons, ce qui lui coûtera la vie. Sa déposition *ante mortem*, dans laquelle il nomme les dix hommes qui l'ont roué de coups, est faite devant le juge de paix Laurent Paquet. Cependant, au cours des trois mois qui suivent le meurtre de Corrigan, ni la police ni la milice envoyée de Québec ne peuvent mettre la main sur les coupables. Alertés chaque fois par des voisins irlandais, ils se cachent sans difficulté dans les bois. En janvier 1856, neuf d'entre eux finissent par se rendre, le dernier est capturé en juillet. Au procès, le juge de paix rétracte son témoignage, tous les accusés sont acquittés. Cela provoque un tollé à travers tout le Canada, car il semblait bien que régnait une loi particulière pour les Irlandais accusés des crimes les plus graves.

L'événement historique qui inspira *Sur le chemin Craig*, admirablement raconté et analysé par l'historien Philippe Sylvain¹⁰, cède la place dans le roman à un long monologue intérieur de la veuve de Robert Corrigan. Ce monologue oriente le roman vers une autre problématique, qui est l'expression d'un point de vue, celui de la femme étrangère, indignée mais impuissante devant un événement tragique de sa vie personnelle ; cette vision ne peut que marquer profondément la perception qu'ont les lecteurs de l'Irlandais et de ses rapports avec ses voisins. Une telle perception conduit à identifier les Irlandais à la violence contre les hommes et les institutions, à la manipulation grossière du pouvoir politique et de la loi, au sentiment anti-britannique chez les Irlandais catholiques, anti-►

catholique chez les Irlandais protestants. Sont ici présents tous les stéréotypes qui associent religion et identité ethnique chez les Irlandais catholiques, compromettant, au-delà de la différence linguistique qui les séparait des Canadiens français, une lutte commune contre un pouvoir politique oppressant.

Le salut de l'Irlande : un roman prophétique

Publié à la fin de 1970, *Le salut de l'Irlande*, de Jacques Ferron, est un roman prophétique à bien des égards. D'abord paru sous forme de feuilleton dans *L'information médicale et paramédicale* en 1966-1967, ce roman à l'écriture éclatée se réfère à la lutte du Front de libération du Québec (FLQ) et traite indirectement des événements d'octobre 1970. L'auteur prend exemple sur une certaine Irlande ; tout en accentuant les dispositions anti-britanniques des Irlandais, leur caractère impulsif et la spontanéité de leurs réactions, il met également en lumière, faisant état des légendes irlandaises, le pouvoir de l'imaginaire, le sens de l'au-delà, de la fantaisie et d'un ordre caché derrière les apparences qui y sont à l'œuvre.

L'intrigue met en scène un Québécois d'origine irlandaise, un certain CDA Haffigan, trafiquant de *bagosse* et agent politique sous Duplessis, qui demeure à Saint-Lambert. Haffigan est fier d'habiter une grande maison, maintenant assez délabrée, qui s'appelait *The Castle* au moment où elle appartenait à un notable anglais. Haffigan est également fier de ses origines irlandaises, représentées dans le roman par le renard ancestral dont le regard veille sur les Haffigan mâles au moment où ils sont initiés à l'âge adulte. Bien que marié à une Canadienne française, Haffigan maîtrise mal la langue française, et les époux, qui s'aiment bien, n'hésitent pas, quand ils se disputent, à s'exprimer chacun dans sa langue. S'il accepte de parler la langue du vainqueur dans les disputes conjugales, Haffigan perd peu à peu les quelques liens d'amitié, basés surtout sur des services mutuels, qu'il avait conservés avec des anglophones, en particulier avec son voisin immédiat, le major Bellow, retraité de l'armée des Indes. Quand trois de ses fils optent pour faire carrière dans les forces de sécurité canadiennes et québécoises, leur père décide que le petit dernier, Connie, qui va à l'école francophone de Longueuil au lieu de fréquenter le *Catholic High School* de Saint-Lambert, deviendra *Effelquois* afin « de sauver l'Irlande ». À la fin du roman, au moment où son père s'envole à bord d'une chasse-galerie en compagnie de Papineau, du Rédempteur Faucher et du major Bellow, Connie voit descendre un hélicoptère à bord duquel ses trois frères armés viennent l'arrêter.

On pourrait voir dans *Le salut de l'Irlande*, comme le fait Ramon Hathorn, « une optique réelle et humoristique » sur « le mariage interracial », « phénomène qui, dans le passé, représentait un scandale dans le monde clos de la paroisse rurale et urbaine ». Cependant le roman va plus loin, à la fois dans la représentation des Irlandais et dans l'optique qu'il développe sur la société québécoise. L'Irlande et le Québec partagent un certain nombre d'attitudes : la méfiance envers l'Anglais, le mépris de certaines institutions sociales (de la police en particulier), l'opposition à l'exploitation sociale des opprimés. En outre, les deux pays ont en commun le catholicisme, l'échec de la souveraineté nationale et l'expérience d'un bilinguisme dont l'autre langue est l'anglais. Le contexte des deux pays révèle également l'existence, par moments, d'une insécurité psychologique dont l'origine est la présence dans les deux sociétés, à divers moments de leur histoire, d'un nombre important de concitoyens opposés à toute idée de souveraineté.

Dans *Le salut de l'Irlande*, Jacques Ferron avance la thèse prophétique suivante : seul un certain radicalisme, que ne découragera pas un échec partiel, est capable de sauver la spécificité de l'identité québécoise. Bien que Jacques Ferron ait insisté pour que son roman porte la date de 1970, afin que l'allusion aux événements d'octobre de cette même année soit parfaitement claire, il n'y voyait pas une justification ni une illustration des événements provoqués par le FLQ. Au contraire, le roman essaie, par sa bonhomie, de dédramatiser une situation que l'auteur avait en quelque sorte prévue et qui avait pris des proportions tragiques. Cela dit, le roman confirme qu'au cœur de la relation Québec-Canada persiste une profonde différence d'origine ethnique que ne parviennent pas à atténuer d'importantes institutions fédérales. CDA Haffigan, converti à la cause québécoise, et décidé à neutraliser les conséquences de l'engagement de ses trois fils policiers, confie à son dernier garçon la mission de « sauver l'Irlande », c'est-à-dire de sauver ce qu'il reste d'honneur au Québec. Le but de Jacques Ferron est d'ordre moral : il s'agit de sauver la réputation d'un pays. Ce roman, essentiellement fantaisiste, jette les bases d'une nouvelle mythologie québécoise, celle de la lutte pour l'indépendance. Dans le but de fournir le cadre poétique nécessaire à la formulation de cette mythologie, Jacques Ferron s'inspire de certains éléments du folklore québécois : la *bagosse*, la chasse-galerie, le maudit Irlandais, la révolte armée ; il les associe aux valeurs symboliques de l'Irlande, autre pays colonisé par les Britanniques au point d'avoir failli perdre sa langue et sa religion. Jacques Ferron propose en somme « l'enquébecquisme » de ce que représente l'Irlande. Le Québec, cette deuxième Irlande, est invité à transcrire, pour le sauvegarder, le respect de soi dans un imaginaire nouveau, d'inspiration irlandaise, d'où seront absents les stéréotypes d'origine anglo-saxonne concernant l'Irlande et les Irlandais. En ce sens le roman de Jacques Ferron est certainement révolutionnaire. Il confirme qu'une complicité secrète existe entre l'Irlande et le Québec qui dépasse de loin les apparences et mérite le détour. ■

par Pádraig O Gormaille*

* Pádraig O Gormaille est professeur de langues romanes à University College Galway. Il a publié plusieurs articles sur l'Irlande et les lettres québécoises. Il est également président de l'Association irlandaise des études canadiennes.

1. « L'Irlandais dans le roman québécois », par R. Hathorn, dans *Études irlandaises*, n° 2, n.s., décembre 1977, pp. 117-123.

2. *Le salut de l'Irlande*, par Jacques Ferron, Jour, 1970.

3. *La guerre ! yes sir !*, par Roch Carrier, Jour, 1968.

4. *Journal*, par Lionel Groulx, édition critique par G. Huot et R. Bergeron, Presses de l'Université de Montréal, 1984, pp. 146-148.

5. Cité par Groulx, op. cit. p. 147.

6. *Le flambeau sacré*, par Marilène, Montréal 1944, Prise de Parole, 1982.

7. *Sur le chemin Craig*, par Madeleine Ferron, Stanké, 1983.

8. *Voyage en Irlande avec un parapluie*, par Louis Gauthier, VLB, 1984.

9. « Family matters : Ireland and the Irish in the Québécois novel », par Pádraig O Gormaille, dans *British Journal of Canadian Studies*, vol. 7, n° 2, 1992.

10. « L'affaire Corrigan à Saint-Sylvestre », par Philippe Sylvain, *Les cahiers des dix*, n° 42, 1979.